

ORIGINAL EN FRANÇAIS

7 OCTOBRE 1869

L'automne est descendu sur le parc de Cheyne Walk. Les arbres ne sont plus des arbres. Infinis dégradés de tous les ors, de tous les roux, de tous les flamboiements secrets gagnés par l'ombre et le poids du passé. Comme la toile peinte d'un décor de théâtre, ils se confondent avec la fin du jour. Octobre, le mot est doux à boire et triste comme un vin de mort, si riche encore du parfum de la vie. Feuilles d'ambre de Cheyne Walk, rousseur de chevelure immense déployée sur le pavois du souvenir. Femme le parc, femmes les feuilles de papier, femme la terre et l'odeur douce-amère après la pluie, femme la mémoire. Dans la demi-pénombre, un paon au bleu soyeux de Moyen Age s'éloigne au long de l'allée silencieuse.

D'une main fébrile, Dante Gabriel Rossetti abaissa la fenêtre du bow-window, et se tournant vers le sofa noyé dans l'ombre, aux fleurs de lys flottant sur un étang de soie fuchsia:

- Eh bien, monsieur mon wombat! Votre silence ne m'apporte guère de consolation en ces heures mélancoliques.

Il passa distraitemment la main sur l'étrange animal, boule de fourrure d'où émergeaient un regard vague, des pieds curieusement humains. Mais le petit marsupial, affectionnant ce recoin du meuble où la soie déchirée s'entrouvrait sur une paille délicieusement rèche, demeura terré contre l'accoudoir. A contre-jour, le soir naissant soulignait d'innombrables toiles d'araignée éparses dans la pièce, dentelant les caissons marquetés des hauts plafonds, gonflant les murs de voiles impalpablement bleus. Une infecte odeur d'urine et de renfermé flottait. Mais depuis longtemps Rossetti semblait ignorer ce naufrage où le manoir s'enfonçait chaque jour. Il s'avança vers le vestibule, s'arrêtant longuement au pied de l'escalier, le regard inquiet tourné vers les étages. Là-haut était la pièce demeurée sacrée, le saint des saints de Cheyne Walk penché vers les enfers: la chambre d'Elizabeth, sa femme morte depuis sept années. La chambre d'Elizabeth, ou plutôt son sanctuaire, car elle n'avait jamais vécu dans la demeure. Mais là-haut, au second étage, Dante Gabriel avait tout gardé de son passage sur la terre, tous les tableaux qu'elle avait peints, les innombrables portraits qu'il avait faits d'elle, et le plus étrange d'entre eux: cette *Beata Beatrix* ébauchée bien avant la mort de Lizzie, et terminée longtemps après. Chaque jour, il passait de longues heures devant ce portrait du remords plus vivant que la vie, fasciné par son propre pouvoir, sa déchéance, et par le poids du souvenir. Pour un soir, pour ce soir, il eût voulu effacer cette image...

Mais une force insurmontable le poussa dans l'escalier. Comme un somnambule, il gravit les marches, avec une lenteur hiératique. Sa silhouette un peu enveloppée retrouvait dans des instants solennels comme celui-ci une incontestable élégance. Avec ses cheveux négligés, sa barbe longue, son regard perdu, il gardait au seuil de la quarantaine quelque chose de l'adolescence. D'un geste respectueux, il ouvrit la porte du temple. La pièce faiblement éclairée par une fenêtre étroite avait son silence particulier, plus oppressant, plus inquiétant que tous les autres silences de Cheyne Walk. La fin du jour allongeait sur le parquet un unique pinceau de lumière, comme un reflet magique de vitrail, jusqu'à ce chevalet dressé au centre de la pièce. *Beata Beatrix*. Elizabeth était là pour toujours, les yeux à jamais clos, sous l'emprise d'un bonheur ou d'une douleur ineffables. Une aura dorée de lumière finissante nimbait sa chevelure rousse déployée. Le visage penché en arrière, les lèvres entrouvertes mais si pâles, elle semblait s'offrir à la mort, au rêve d'une éternité enfin paisible. Un oiseau glissait

dans ses mains la corolle d'une fleur blanche. Près d'elle, comme un soleil de l'ombre, le cadran solaire marquait la dernière heure qui l'avait bénie, et non blessée. A l'arrière-plan du tableau, Rossetti avait représenté son frère d'âme à travers les siècles: Dante Alighieri détournait les yeux, frileusement enfoui dans un manteau jeté sur le froid de son corps. Oui, Béatrice éternelle était bien née de cette âme en souffrance. Mais le poète florentin s'effaçait derrière elle, semblait se diluer en elle, et le regard baissé de Béatrice disait à lui seul toute la vérité avidement cherchée parmi les cercles de l'enfer et les chemins du paradis. Le temps avait coulé, mais Gabriel Rossetti se retrouvait lui-même dans l'incertaine silhouette du grand Dante, au fond de son propre tableau, estompé à son tour par l'éclatante perfection d'Elizabeth Siddal, sa Béatrice.

Ce tableau que seuls connaissaient quelques amis, Swinburne, Ruskin, William Morris, ce tableau qui lui avait coûté tant de remords et dont il ne se sentait pas maître, ce tableau-là était trop fort pour le grand soir. Incapable de soutenir l'éclat intérieur de ce regard baissé, Rossetti se détourna, balbutiant quelques mots indistincts, puis il dévala l'escalier, renversant un frêle guéridon d'aspect gothique: un vase japonais en camaïeu bleu pâle vola en mille éclats, mais il n'y prit pas garde. De même, il ignora tous les portraits de femme tapissant les étouffants panneaux de bois. Le parc, enfin le parc!

Comme un noyé reprenant souffle sur la berge, il aspira délicieusement l'air froid tout écharpé de brume qui montait de la Tamise. C'était la vie qui reprenait après ce voyage au-delà, la vie dans ces allées envahies d'herbes longues. Le soir venait comme à regret. Automne. Automne déployé contre le ciel, en branches entrelacées. Automne sur le sol jonché de feuilles, et cette odeur des pommes sous la pluie. Feuilles rouge écarlate sur les murs de Cheyne Walk baignés de vigne vierge. Branches de feuilles gagnant les fenêtres, s'élançant sur le toit. Feuilles tombées, mêlées sur la terre encore chaude aux mains ouvertes mordorées des feuilles de platane, au cuivre finement lancéolé des érables, des châtaigniers, au jaune vif si doucement ourlé des feuilles de chêne les plus minuscules. Tout était feuille, et tout était l'automne: la mort du parc si bonne à fouler doucement, l'approche de la mort en beauté finissante. Il marchait comme enivré, les pieds dans la mélancolie bruissante, le regard fatigué noyé par la lumière chaude, rassurante, désespérée. Comme il était bon pour ce soir de se plonger dans le feuillage à chaque instant plus sombre, de boire en vin d'automne la danse d'or du désespoir.

Peu à peu, Rossetti s'oubliait, se perdait en marchant dans ce décor à ses couleurs, et le parc s'effaçait comme un autre lui-même. Le vertige du laudanum se mêlait dans sa tête à la brume du soir. Alors, d'autres brouillards se levèrent en lui. Il vit soudain ce qu'il savait, cette hallucinante scène si souvent imaginée et qui se déroulait non loin de là, à l'instant même. Il aurait dû être là-bas ce soir, mais il ne pouvait pas. Il s'affala sur un banc de pierre et, les mains dans les yeux, s'abandonna au rêve-cauchemar qu'il avait suscité.

C'est pour lui que ce soir à cette heure deux hommes silencieux et froids marchent dans la nuit bleue de brume, les lucioles cotonneuses des fenêtres lointaines allumées, diluées par le crachin. L'un d'eux a une bêche sur l'épaule. Il s'arrête, et d'un signe de la main indique à son compagnon le portail du cimetière de Highgate. La porte lourde grince sur ses gonds. Quel étrange silence dans ce jardin de mort. Une herbe souple et sombre ondule doucement autour des croix; tout est plongé dans un gris infini: la pierre du muret qui ceinture le cimetière, le ciel comme un manteau humide accolé à la terre. Malgré eux, les deux hommes ont ralenti le pas. La paix du lieu semble si menaçante, et si curieuse leur mission – la veille encore, ils la trouvaient si naturelle.

Mais maintenant ils sont ici, gagnés par un malaise inattendu qui pèse lentement sur leurs épaules. Ils savent où ils vont. Evitant de se regarder, ils avancent entre les tombes. Ils voudraient dissiper cette paralysie morbide qui les prend, effacer cette fumée grise de peur. Mais que va penser l'autre? Et puis

leur gorge s'est serrée, les mots ne viennent pas.

C'est là. Prostrés, comme assommés par leur audace, ils demeurent immobiles devant un petit carré d'herbe sage qui les ensorcelle. Pourquoi sont-ils ici? Les lumières de la ville brillent au loin, si chaudes. Secouant son angoisse, l'homme à la bêche lance enfin, d'un ton trop agressif, mais sa voix tremble:

- Je veux bien être celui qui creuse, docteur Williams. Mais j'ai besoin de vous pour amasser des feuillages et du bois.

- J'allais vous le proposer, Howell, repartit l'autre, soulagé. Les risques d'infection sont grands, dans ce genre d'aventures. Allumer un feu me semble la plus élémentaire précaution. Pour le reste, vous ne m'en voudrez pas de ne pousser mon aide plus avant. Je suis là en témoin plus qu'en acteur. et puis... C'est vous qui avez incité notre ami Rossetti à cette opération. Je suppose que c'est à vous de prendre la responsabilité de l'acte.

Howell se contente de hausser les épaules. Ils n'ont après tout rien à se reprocher. Retrouvant un peu d'assurance en secouant leur corps engourdi, les deux hommes amassent des brassées de branches mortes. Reculant l'instant fatidique, ils n'en finissent pas d'y ajouter des poignées de feuilles éparses sous les marronniers du cimetière. Le dôme amoncelé près de la croix de bois s'accroît, autel de fortune peureusement rassemblé pour incanter les voix de l'ombre, et effacer les maléfices. Howella fait craquer une allumette; une odeur de fumée amère monte, encens païen qui marie la mort à l'automne. Voilà; les feuilles les plus sèches s'embrasent d'un seul coup, et la nuit est plus bleue, autour de la lueur orange et fauve.

- Bon Dieu, on va se faire repérer, Howell!

- Rassurez-vous, Williams. Personne ne passe ici à cette heure. Et puis, tout est en règle.

Et tapotant sa poitrine de la main:

- J'ai sur moi l'autorisation du très honorable Henry Austin Bruce, secrétaire de sa Majesté au ministère de l'Intérieur.

Dans le crépitement du feu, Howell saisit sa bêche et creuse. Williams affecte de se détourner, machinalement offre les mains aux flammes rassurantes, seule source de vie dans la macabre pesanteur du décor. Le temps leur dure, et la tâche semble infinie. Que vont-ils découvrir? Soudain, Williams tressaille. A ses pieds, une voix l'interpelle:

- Nous y sommes, Williams. Vous n'êtes pas trop épuisé? Aidez-moi à hisser le cercueil.

Maladroitement, l'un tirant, l'autre poussant, ils hissent le cercueil à la surface. Howell ahane et reprend souffle longuement. Williams est hébété. Et maintenant?

- A vous l'honneur, Williams. La pratique de la médecine vous prédispose plus que moi à affronter ce genre de réalité!

Les mains du docteur Williams tremblent. Il ne s'agit pas de n'importe quel corps, mais de cette éternelle incarnation de la beauté terrestre: Elizabeth Siddal, l'Ophélie de Millais, la Béatrice de Dante

Gabriel Rossetti; Elizabeth Siddal enfin, l'image où tant de peintres, de poètes ont projeté leurs rêves les plus fous, les plus mélancoliques. Agenouillé devant le cercueil de bois clair, Williams frissonne. Elizabeth est morte il y a sept ans! Quelle vision d'une réalité putride va-t-il falloir substituer à cette perfection de l'art qui l'obsède soudain? Il voit défiler dans sa tête des centaines de portraits; le visage d'Elizabeth l'y poignarde à chaque fois d'un éclair impérieux. C'est en fermant les yeux qu'il soulève le couvercle. Howell regarde obstinément le feu. Avec une infinie lenteur, Williams lève les paupières; sa bouche a pris à l'avance un masque de dégoût, et presque de souffrance.

Ce qu'il discerne alors le stupéfie. La chevelure immense déployée sur le capitonnage de soie bleue a tout gardé de sa rousseur, de son ampleur, de sa souplesse. Plus incroyable encore, le visage lui-même est un masque de cire, aux arêtes finement dessinées; sous la robe de velours vert pâle, le corps entier d'Elizabeth semble embaumé, léger, pour toujours hors du temps, suspendu dans l'espace. Tétanisés, Howell et Williams ne peuvent détourner les yeux de ce miracle. Le docteur finit par murmurer:

- Seigneur! J'ai déjà entendu parler d'embaumement naturel, mais jusqu'à aujourd'hui j'ai toujours cru que c'étaient des histoires de charlatans!

Dans le cercueil éclairé par la lueur dansante du brasier de feuilles, tout est intact, ou presque: la bible noire déposée au côté de Lizzie, et de l'autre côté le petit livre vert, objet de cette aventure insensée. Williams tire de sa poche une pièce d'étoffe, y dépose le recueil tant convoité. Sur la couverture de toile, on déchiffre distinctement l'écriture mauve manuscrite:

Dante Gabriel Rossetti
The House of Life....
Poems

Comme pour se faire pardonner, les deux hommes remettent tout en place avec d'ostentatoires précautions. Le cercueil refermé, Howell l'enfouit sous terre sans se hâter, avec le sentiment d'abandonner Lizzie pour la seconde fois. Sur la croix, les lettres et les chiffres semblent factices, dérisoires.

TRADUCCIÓN AL ESPAÑOL

7 DE OCTUBRE DE 1869

El otoño ha caído sobre el parque de Cheyne Walk. Los árboles ya no son árboles. Infinitos degradados de todos los dorados, de todos los rojizos, de todos los resplandores secretos alcanzados por la sombra y el peso del pasado. Como el telón pintado de un decorado de teatro, se confunden con el final del día. Octubre, la palabra es suave al gusto y triste como un vino de muerte, tan llena aún del perfume de la vida. Hojas de ámbar de Cheyne Walk, cobrizo de cabellera inmensa extendida sobre la pavesada del recuerdo. Mujer el parque, mujeres las hojas de papel, mujer la tierra y el olor agrídulce tras la lluvia, mujer la memoria. En la semipenumbra, un pavo real de un azul sedoso medieval se aleja siguiendo el sendero silencioso.

Con una mano febril, Dante Gabriel Rossetti abatió la ventana del mirador, y volviéndose hacia el sofá inmerso en la sombra, con flores de lis flotando sobre un estanque de seda fucsia:

- ¡Y bien, señor mi wombat! Su silencio no me trae gran consuelo en estas horas melancólicas.

Pasó distraídamente su mano sobre el extraño animal, bola de pelos de la cual emergía una mirada perdida, unos pies curiosamente humanos. Pero el pequeño marsupial, que apreciaba particularmente aquel rincón del mueble donde la seda desgarrada se entreabría sobre una paja deliciosamente áspera, permaneció acurrucado contra el brazo del sofá. A contra luz, la agonizante tarde hacía resaltar innumerables telas de araña esparcidas por la habitación, como encajes de los lagunares taraceados de los altos techos, hinchando las paredes de velos impalpablemente azules. Flotaba un infecto olor a orina y a encerrado. Pero desde hacía tiempo Rossetti parecía ignorar aquel naufragio en el que la mansión se iba hundiendo cada día. Se dirigió hacia el vestíbulo, deteniéndose largo tiempo al pie de la escalera, la mirada inquieta alzada hacia los pisos. Allí arriba estaba la habitación que permanecía sagrada, el sanctasanctorum de aquel Cheyne Walk inclinado sobre los infiernos: el dormitorio de Elizabeth, su esposa muerta desde hacía siete años. El dormitorio de Elizabeth, o más bien su santuario, ya que jamás había vivido en la mansión. Pero allí arriba, en el segundo piso, Dante Gabriel había conservado todo de su paso por la tierra, todos los cuadros que ella había pintado, los innumerables retratos que había hecho de ella, y el más extraño de todos: aquella *Beata Beatrix* esbozada bastante antes de la muerte de Lizzie, y terminada mucho tiempo después. Cada día, pasaba largas horas ante aquel retrato del remordimiento más vivo que la vida, fascinado por su propio poder, su decadencia, y por el peso del recuerdo. Por una tarde, por aquella tarde, hubiera querido borrar aquella imagen...

Pero una fuerza invencible le empujó hacia la escalera. Como un sonámbulo, subió los escalones, con una lentitud hierática. Su figura un tanto rolliza recuperaba una incontestable elegancia en solemnes instantes como aquel. Con su cabello descuidado, su larga barba, su mirada perdida, conservaba, al borde de los cuarenta años, algo de la adolescencia. Con un gesto respetuoso abrió la puerta del templo. La habitación que una estrecha ventana apenas iluminaba tenía su silencio particular, más oprimente, más inquietante que todos los demás silencios de Cheyne Walk. El final del día alargaba sobre el parquet un único haz luminoso, como un reflejo mágico de vidriera, hasta aquel caballete dispuesto en el medio de la habitación. Beata Beatrix. Elizabeth estaba allí para toda la eternidad, los ojos por siempre cerrados, bajo el dominio de una felicidad o de un dolor inefables. Un aura dorada de luz mortecina nimbaba su cobriza cabellera desplegada. Con el rostro inclinado hacia

atrás, los labios entreabiertos pero tan pálidos, parecía ofrecerse a la muerte, al sueño de una eternidad al fin apacible. Un pájaro deslizaba entre sus manos la corola de una flor blanca. Junto a ella, como un sol de las tinieblas, el cuadrante solar marcaba la última hora que la había bendecido, y no herido. En el segundo plano del cuadro, Rossetti había representado su hermano del alma a través de los siglos: Dante Alighieri apartaba la mirada, friolera y arrebuñado en un abrigo echado sobre el frío de su cuerpo. Sí, Beatrice eterna había nacido realmente de aquella alma doliente. Pero el poeta florentino se desdibujaba detrás de ella, parecía diluirse en ella, y la mirada inclinada de Beatrice decía por sí sola toda la verdad buscada con avidez entre los círculos del infierno y los caminos al paraíso. El tiempo había pasado, pero Gabriel Rossetti se reconocía a sí mismo en la incierta silueta del gran Dante, al fondo de su propio cuadro, difuminado a su vez por la resplandeciente perfección de Elizabeth Siddal, su Beatrice.

Aquel cuadro que sólo conocían algunos amigos, Swinburne, Ruskin, William Morris, aquel cuadro que le había costado tantos remordimientos y del que no se sentía dueño, aquel cuadro era demasiado intenso para el final del día. Incapaz de aguantar el resplandor interno de aquella mirada inclinada, Rossetti apartó la vista, balbuceando unas cuantas palabras indistintas, y bajó corriendo la escalera, volcando un frágil velador de aspecto gótico: un jarrón japonés de camaïeu azul pálido se rompió en mil pedazos, pero no le prestó atención. Asimismo, ignoró todos los retratos de mujer que cubrían los asfixiantes paneles de madera. ¡El parque, por fin el parque!

Como el ahogado que recupera el aliento en la orilla, aspiró deliciosamente el aire frío en bufandas de bruma que subía del Támesis. Era la vida que volvía tras aquel viaje más allá, la vida en aquellos senderos invadidos por hierbas altas. La noche venía como a pesar suyo. Otoño. Otoño desplegado contra el cielo, en ramas entrelazadas. Otoño sobre el suelo cubierto de hojas, y ese olor de las manzanas bajo la lluvia. Hojas rojo escarlata sobre los muros de Cheyne Walk tapizados de parra virgen. Ramas de hojas invadiendo las ventanas, precipitándose sobre el tejado. Hojas caídas, entremezcladas sobre la tierra aún caliente con las manos abiertas ambarinas de las hojas de plátano, con el cobre finamente lanceolado de los arcos, de los castaños, con el amarillo vivo tan delicadamente encorvado de las hojas de roble más minúsculas. Todo era hoja, y todo era otoño: la muerte del parque tan deliciosa de hollar delicadamente, la proximidad de la muerte en perecedora belleza. Caminaba como embriagado, los pies en la rumorosa melancolía, la mirada cansada inmersa en la cálida luz, apaciguante, desesperada. Qué delicioso era por esa tarde sumirse en el follaje cada instante más oscuro, beber como vino de otoño el baile de oro de la desesperación.

Poco a poco, Rossetti se olvidaba de sí mismo, se perdía caminando por aquel decorado con sus colores, y veía el parque difuminarse en un otro sí mismo. El vértigo del láudano se entremezclaba en su cabeza con la bruma de la tarde. Entonces, otras nieblas se alzaron en su interior. De repente vió *lo que sabía*, aquella alucinante escena tantas veces imaginada y que se estaba desarrollando no lejos de allí, en aquel preciso instante. Debía haber estado allí aquella tarde, pero no podía. Se dejó caer en un banco de piedra y, con las manos en los ojos, se entregó a la onírica pesadilla que había suscitado.

Es por él que esta tarde a esta hora dos hombres silenciosos y fríos caminan en la noche azul de niebla, las luciérnagas algodonosas de las lejanas ventanas encendidas, diluídas por la llovizna. Uno de ellos lleva una laya sobre el hombro. Se detiene, y con un gesto de la mano señala a su compañero el pórtico del cementerio de Highgate. La pesada puerta chirría por sus goznes. Qué extraño silencio en este jardín de muerte. Una hierba suelta y oscura ondula suavemente alrededor de las cruces; todo está inmerso en un gris infinito: la piedra del murete que rodea el cementerio, el cielo como un manto húmedo adherido a la tierra. A su pesar, los dos hombres han aminorado el paso. La paz del lugar parece tan amenazadora, y tan peculiar su misión – y eso que, la víspera, les parecía tan natural.

Pero ahora están aquí, invadidos por un inesperado malestar que pesa lentamente sobre sus hombros. Saben adonde van. Procurando no mirarse, avanzan entre las tumbas. Quisieran disipar esa parálisis morbosa que los invade, borrar este humo gris de miedo. ¿Pero qué pensará el otro? Y se les ha formado un nudo en la garganta, las palabras no vienen.

Es aquí. Prostrados, como abrumados por su audacia, permanecen inmóviles ante un pequeño cuadrado de hierba quieta que los embelesa. ¿Por qué están aquí? Las luces de la ciudad brillan a lo lejos, tan cálidas. Sacudiendo su angustia, el hombre de la laya espeta al fin, con un tono demasiado agresivo, pero con voz temblorosa:

- No me importa ser el que excava, doctor Williams. Pero le necesito para amontonar hojarasca y leña.

- Iba a proponérselo, Howell, replicó el otro, aliviado. El riesgo de infección es alto, en este tipo de aventuras. Encender un fuego me parece la precaución más elemental. Por lo demás, no me reprochará que no ofrezca más ayuda que ésta. Estoy aquí como testigo más que como actor. Y... Es usted quien ha incitado a nuestro amigo Rossetti a llevar a cabo esta operación. Supongo que le incumbe a usted hacerse cargo de la responsabilidad del acto.

Howell se limita a alzar los hombros. Al fin y al cabo no tienen nada que reprocharse. Recobrando cierta confianza al sacudir sus cuerpos entumecidos, los dos hombres amontonan brazadas de ramas secas. Retrasando el fatídico instante, no terminan nunca de añadir puñados de hojas dispersas bajo los castaños del cementerio. El domo amontonado junto a la cruz de madera crece, improvisado altar temerosamente levantado para invocar las voces de la noche, y deshacer los maleficios. Howell ha frotado una cerilla; un olor de humo amargo se eleva, incienso pagano que une la muerte con el otoño. Ya está; las hojas más secas arden de pronto, y la noche es más azul, alrededor de la lumbre naranja y rojiza.

- ¡Por Dios, nos van a ver, Howell!

- Tranquilícese, Williams. Nadie pasa por aquí a estas horas. Además, todo está en regla.

Y golpeteándose el pecho con la mano:

- Llevo encima la autorización del muy honorable Henry Austin Bruce, secretario de su Majestad en el Ministerio del Interior.

Con el chasquido del fuego, Howell coge su laya y cava. Williams finge apartar la vista, extiende las manos en un gesto automático hacia las reconfortantes llamas, única fuente de vida en la macabra pesadumbre del entorno. El tiempo se les hace largo, y el trabajo parece interminable. ¿Qué es lo que van a descubrir? De repente, Williams se sobresalta. A sus pies, una voz le interpela:

- Lo hemos conseguido, Williams. ¿No estará usted agotado, verdad? Ayúdeme a subir el ataúd.

Torpemente, el uno tirando, y el otro empujando, sacan el ataúd a la superficie. Howell jadea y recupera despacio el aliento. Williams está alelado. ¿Y ahora qué?

- El honor es suyo, Williams. ¡El ejercicio de la medicina le predispone más que a mí a afrontar este

tipo de realidades!

Las manos del doctor Williams tiemblan. No se trata de cualquier cuerpo, sino de esa eterna encarnación de la belleza terrenal: Elizabeth Siddal, la Ofelia de Millais, la Beatrice de Dante Gabriel Rossetti; Elizabeth Siddal en fin, la imagen en la que tantos pintores y poetas han proyectado sus sueños más locos, más melancólicos. Arrodillado frente al ataúd de madera clara, Williams se estremece. ¡Elizabeth murió hace siete años! ¿Qué visión de una realidad pútrida habrá que substituir a esa perfección del arte que le obsesiona de repente? Ve desfilar en su cabeza centenares de retratos; el rostro de Elizabeth le apuñala cada vez como un imperioso relámpago. Levanta la tapa cerrando los ojos. Howell mira el fuego con obstinación. Con una infinita lentitud, Williams levanta los párpados; su boca ha dibujado de antemano una forma de asco, y casi de sufrimiento.

Lo que discierne entonces le deja estupefacto. La inmensa cabellera extendida sobre el acolchado de seda azul ha conservado la intensidad de su cobrizo, de su amplitud, de su soltura. Y aún más increíble, el propio rostro es una máscara de cera, de líneas finamente dibujadas; bajo el vestido de terciopelo verde pálido el cuerpo entero de Elizabeth parece embalsamado, ligero, por siempre fuera del tiempo, suspendido en el espacio. Paralizados, Howell y Williams no pueden apartar la vista de ese milagro. El médico termina por murmurar:

- ¡Dios mío! ¡Ya había oído hablar de embalsamamiento natural, pero hasta ahora siempre creí que eran historias de charlatanes!

En el ataúd alumbrado por la temblorosa luz de la hoguera de hojas, todo está intacto, o casi: la biblia negra depositada al lado de Lizzie, y al otro lado el pequeño libro verde, objeto de esta aventura insensata. Williams saca de su bolsillo un trozo de tela, deposita en él el libro tan codiciado. Sobre la cubierta de tela, puede descifrarse claramente la escritura malva manuscrita:

Dante Gabriel Rossetti
The House of Life
Poems

Como para hacerse perdonar, los dos hombres vuelven a dejar todo en su lugar con ostentatorias precauciones. Una vez el ataúd cerrado, Howell lo entierra sin apresurarse, con la impresión de abandonar a Lizzie por segunda vez. Sobre la cruz, las letras y las cifras parecen facticias, irrisorias.

